

gueil quand sa mère l'a mis au monde ; l'autre, qui s'octroya de sa propre autorité le surnom de *Pindare*, s'écrie quelque part, dans ses œuvres oubliées :

Siècles, vous êtes ma conquête,
Et le poëme qui est ma tête
Rayonne d'immortalité !

Tout pénétré qu'il fût de l'impossibilité où l'on est d'échapper à une accusation de vanité " quand on a l'impertinence d'entreprendre une épopée ", M. Viennet conçut cette téméraire entreprise vers l'an 1812, dans un temps où " l'air était imprégné de l'horreur de l'Angleterre, qu'on nommait alors *la perfide Albion* ". A cette époque, " les dieux d'Homère et d'Hésiode n'étaient pas encore destitués ; les femmes lisaient avec grand plaisir les *Lettres de Demoustier*, dont aucune d'elles n'oserait avouer aujourd'hui la connaissance ; un poëte pouvait encore se hasarder à faire intervenir les Jupiter et les Neptune sans avoir à craindre la férule des feuilletonistes ". Le poëte-soldat se mit donc à l'œuvre, et il venait d'achever son quatrième chant lorsque les Bourbons rentrèrent en France. La Restauration, d'une part, et l'avènement du romantisme, d'autre part, poussèrent M. Viennet à enfouir son trésor poétique dans un tiroir mystérieux, où il goûta dix-sept ans de profond sommeil.

Ce fut dans une séance publique de l'Académie française, qui se tint en 1832, que notre poëte, en proie à un accès d'opposition classique, risqua la lecture d'un épisode de sa *Franciade*. Ses vers furent applaudis, et le *Moniteur* du lendemain leur fit l'honneur de son hospitalité officielle.

" Mais, ajoute avec une certaine mélancolie M. Viennet dans sa très-intéressante préface, les romantiques s'indignèrent de cette tentative de réaction, et firent un crime à l'auditoire de la broyante approbation qu'il avait eu l'audace de donner à cette poésie retrospective."

L'épopée inachevée rentra donc dans son tiroir secret sans que l'auteur fût tenu d'y ajouter un seul hémistiche, et ce ne fut qu'à la fin de 1861, invité par ses quatre-vingt-trois ans sonnés à mettre ordre à ses affaires poétiques, que M. Viennet se replongea dans son manuscrit. Il lut les quatre chants, qu'il avait complètement oubliés, comme il aurait lu les vers d'un inconnu, et les trouva assez bons pour des vers de l'Empire ; car vous savez qu'ils sont tous condamnés en masse par les cent et quelques poëtes qui sont arrivés depuis, et dont un bon nombre est déjà sous terre ", fait observer le malicieux vieillard.

Il ressaisit aussitôt sa bonne plume de 1812, sans s'effrayer des six chants qui lui restaient à faire, sans se demander si cette juvénile ardeur se soutiendrait jusqu'au dénoûment. Question

inutile, d'ailleurs, adressée à un tel homme. Non-seulement l'ardeur s'est soutenue, mais l'enthousiasme du barde vénérable ne s'est pas refroidi un seul instant, si bien que, le 3 février, — Muses, gravez cette date glorieuse sur vos tablettes d'airain ! — M. Viennet jeta sur le papier le dernier vers de son poëme épique.

Exegi monumentum ære perennius.

" Me voilà maintenant devant le public. " Et c'est en ces termes touchants que l'auteur de *la Franciade* termine sa préface. " Qu'en dira-t-il ? qu'en diront ses organes quotidiens, hebdomadaires ou mensuels ? C'est ce que le temps m'apprendra. Mais je parle du temps comme s'il y en avait long pour un homme qui est juste à moitié chemin de sa neuvième dizaine. C'est égal, je le rappelle à mes juges comme un motif d'indulgence et surtout comme une raison de se dépêcher."

Nous pensons que les organes quotidiens et mensuels ne resteront pas sourds à l'appel du solliciteur octogénaire. Si nous nous dépêchons en notre qualité d'organe hebdomadaire, ce n'est point que nous redoutions que M. Viennet soit prochainement ravi aux respectueuses sympathies dont il est si justement entouré. Tout au contraire, nous avons l'espoir que le patriarcal littéraire du dix-neuvième siècle vivra aussi longtemps que Fontenelle. Le véritable et seul motif de notre empressement à vous signaler l'apparition de ce poëme (il n'y a pas deux heures qu'il est entre nos mains), nous le puisons dans les sentiments de haute estime où nous tenons son auteur.

La préface de M. Viennet est précédée d'une introduction par M. Jules Janin. A peine avons-nous eu le temps de parcourir cette introduction et cette préface, et déjà notre chronique est attendue avec impatience. . . . — soyons modestes, nous autres simples prosateurs ! — est attendue avec impatience, disons-nous, à l'imprimerie de *l'Univers illustré*. Il ne nous est donc pas encore possible de formuler un jugement motivé sur les mérites de *la Franciade* ; mais, avant de passer à d'autres exercices, qu'il nous soit permis de répéter avec M. Jules Janin, notre maître à tous dans l'art de bien dire :

" J'admiraïs naguère, du plus profond de mon âme, un poëte, heureux s'il en fut jamais dans notre bon pays de France, un poëte enthousiaste et convaincu de la grandeur de sa mission, M. Viennet. Il y a déjà cinq années révolues que M. Viennet lisait, de sa voix ferme et claire, une belle épître à l'Académie :

O mes quatre-vingts ans, je vous avais prévus !
Je ne vous dirai pas : Soyez les bienvenus !

Ces cinq années lui ont été inspiratrices et légères ; son courage est resté debout, en dépit du rhumatisme articulaire qui le tenait cloué